

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Nord-Pas-de-Calais, Somme, Aisne, Oise, etc. 13.20
Six mois 26.00
Un an 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, Oise, etc. 13 fr.
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERIONS:
Annonces: la ligne, . . . 25 c.
Réclames: 30 c.
Faits divers: 30 c.
On peut traiter de forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARÉ, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez M.M. HAVAS, LAPITTE, n° 24, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Office de Publication.

ROUBAIX, LE 26 JANVIER 1882

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental)		
	26 JAN.	27 JAN.
3 0/0	82 25	82 15
3 0/0 amortissable	82 30	82 15
Amortissable nouveau	100 00	100 00
4 1/2 0/0	111 50	111 50
5 0/0	113 50	113 50

Dépêche communiquée par MM. NOULZÉ, GANNESSI et C^o

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental)		
	26 JAN.	27 JAN.
3 0/0	82 25	82 15
3 0/0 amortissable	82 30	82 15
Amortissable nouveau	100 00	100 00
4 1/2 0/0	111 50	111 50
5 0/0	113 50	113 50

Dépêche communiquée par la Succursale du CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS, 4 rue Natio.

Cours de clôture	
	26 JAN. 1882
3 0/0	82 00
3 0/0 amortissable	82 00
3 0/0 amortissable nouveau	100 00
3 1/2 0/0	109 00
4 0/0	112 00
Banque de France	5035 00
Foncier	1325 00
Crédit Général Français	730 00
C ^o Fon. de France et d'Algérie	500 00
Mobilier Français	730 00
Banque Ottomane	730 00
Est	745 00
Midi	1190 00
Lyons	1690 00
Nord	2090 00
Orléans	1325 00
Ouest	890 00
Est Parisien	1520 00
C ^o Générale Transatlantique	550 00
Busse	1890 00
Omnibus	1590 00
Panama	510 00
Firch et G ^o	27 50
Moulin de la Chapelle	39 00
Egypte 6 0/0	315 00
Tailleur 6 0/0	85 00
5 0/0 Russie 77	87 00
Turc	11 25

DÉPÊCHES COMMERCIALES

Dépêches de MM. Busch et C^o du Havre, représentés à Roubaix, par M. Bulteau-Gry au Havre, 27 janvier.
Ventes 750 b. Marché ferme.
Ventes 8000 b. Marché ferme. Liverpool, 27 janvier.
New-York, 27 janvier.
New-York, 12 janvier.
Cotons 12.90 b.
New-Orléans low middling 85 1/2 c.
Savannah 82 1/2 c.

LA DÉMISSION DU MINISTÈRE GAMBETTA

Paris, 26 janvier, 10 h. 30, s.
M. Gambetta, vient d'adresser à M. Grévy, la lettre suivante, annonçant sa démission :

Monsieur le Président,
Au nom de mes collègues et au mien, j'ai l'honneur de vous adresser la démission du Cabinet dont vous m'avez confié la présidence.
M. Gambetta est allé la porter lui-même à l'Élysée.

Bulletin du Jour

Le Ministère est à bas. Cet événement est le plus grave qui se soit passé en France depuis le retrait de M. le maréchal de Mac-Mahon. Les conséquences en seront graves de tempêtes au double point de vue de la politique intérieure et extérieure.

Cette chute de M. Gambetta et du cabinet tout entier, nous ne l'avions que trop bien prévue; elle est inévitable. Et quel spectacle allons-nous assister et entre quelles mains passera demain la suite des affaires ?

La République va-t-elle parcourir en cet hiver son cycle fatal et tomber de la gauche dans l'extrême gauche ?

Souhaitons-nous à la veille d'un cabinet Clémenceau ? Pour le bonheur de la France, nous pourrions dire pour son malheur, nous nous plaignons encore à espérer le contraire.

Mais alors à quel cabinet devons-nous nous attendre ? Sur quels hommes pourrions-nous compter ?

Et où sont-ils ces hommes ? On parle de MM. Say, de Freycinet et de Ribot; ce ne sont là que des personnages dont la popularité a déjà subi plus d'une atteinte dans le cours de leur éphémère passage au pouvoir.

Si un homme qui, comme Gambetta, jouissait dans le pays d'une renommée sans pareille, qui seul était demeuré indemne au milieu des secousses de ces dernières années, ne peut rester deux mois au timon des affaires, sans être immédiatement démissionné, quel personnage politique un peu sérieux pourra donc se sentir les reins assez forts pour oser se soumettre à affronter une semblable épreuve ?

Et dans une pareille éventualité, que penser de l'avenir de la France ?

Lorsqu'un peuple en arrive à ce degré de prostration où, tout ressort étant usé chez lui, il ne sait plus réagir, faire ses affaires lui-même; lorsqu'un lieu d'inspiration, qui ne s'élève que dans la lutte, laisse la parole aux intrigants de bas étage et vote pour le premier aventurier qui se présente, il n'y a plus guère d'espoir.

Ce peuple-là est bien malade.

Non, nous ne pouvons le croire, la France n'est pas encore complètement exsangue: les guerres civiles, les terribles catastrophes de 1870-71, l'ont momentanément affaibli, mais son cœur bat encore et le sang qui lui reste est un sang généreux.

P.-S. — A-t-elle une nouvelle combinaison ministérielle n'a encore été mise à jour. Une dépeche, que nous publions plus loin, annonce que MM. L. Say et de Freycinet auraient été appelés à l'Élysée, jeudi soir, dans le but d'accepter la mission de former un cabinet; mais ces noms seraient, paraît-il, repoussés devant les offres qui leur ont été faites.

LA CHUTE DE M. GAMBETTA

Jamais chute ministérielle n'aura provoqué en France et en Europe un étonnement plus général que celle de M. Gambetta. On n'est pas accoutumé, en effet, dans les pays où l'on a quelque pratique de la liberté politique, à voir un homme arriver au pouvoir soutenu par une adhésion unanime, pour en être précipité au bout de deux mois, sans qu'aucun dissentiment sérieux soit venu entre lui et le Parlement, ou dehors du sillon qu'il a obstinément et volontairement provoqué.

M. Gambetta tombe parce qu'il l'a voulu; — voilà ce qui fait se hâter de proclamer, pour prévenir les explications intéressées que les journaux dévoués à sa personne voudront donner de sa chute.

On ne manquera pas de dire en effet qu'il est tombé parce qu'une majorité inégalement attachée à ses intérêts personnels, n'a pas voulu lui permettre de réaliser la seule réforme qui lui aurait permis de faire le bonheur de la France. A cette assertion, on répondra tout de suite que si M. Gambetta avait vu dans l'existence de cette majorité un obstacle au bonheur de la France, il n'aurait pas déclaré, au moment même où il réclamait si impérieusement le rétablissement du scrutin de liste, qu'il fallait, dans son opinion, conserver cette même majorité jusqu'à l'expiration de son mandat, c'est-à-dire pendant quatre ans encore.

En réalité M. Gambetta tombe parce qu'il l'a voulu et parce qu'il l'a mérité. Quel homme politique a jamais eu, comme on dit vulgairement, une plus belle partie à jouer? Quel homme politique a jamais vu une majorité plus sûre, plus éprise à accepter sa direction, que celle qui s'offrait à lui après les élections de 1877, et tout récemment encore, malgré bien des déboires, après celles du 21 août dernier ?

Cette majorité, si bien préparée au dévouement et à l'obéissance, n'a recueilli de lui que des dédains. Il affectait de la considérer comme inférieure à lui, de la déprécier, sous le rapport du talent et de l'indépendance, les républicains qui la composaient. Ils étaient pourtant si dociles, si dévoués, si convaincus de sa supériorité, qu'ils eurent, malgré tous ses mauvais procédés, beaucoup de peine à se le séparer. Il y est parvenu cependant, en leur demandant, avec un aplomb dont lui seul peut-être au monde était capable, de prononcer leur propre déchéance en rétablissant le scrutin de liste.

Le vote d'hier a été leur réponse, encore a-t-il fallu qu'il leur arrachât en quelque sorte, à force d'orgueil, de dédain, d'insistance blessante et hautaine. Comment! il voulait les obliger à se déclarer incapables d'appliquer les réformes nécessaires, l'affermissement de la République, il voulait les contraindre à renier leur origine, à avouer que le suffrage universel n'est que le premier aventurier qui se présente, à lui seul et sans mandat de leur talent et d'indépendance! et il leur demandait de consacrer par leur vote ces aveux humiliants! Pour qui prononcèrent donc ces collègues de la majorité et pour qui se précipita-t-il lui-même?

Était-il donc sacré d'une façon exceptionnelle par la naissance, la victoire ou le talent? Mon Dieu! non. Médiocre comme nous tous, humble d'origine, ne s'étant signalé par aucun service extraordinaire, il prétendait cependant à asservir son pays! Il ne comptait, dans son passé, ni Arcole, ni Rivoli, ni les Pyramides. Il ne comptait même pas ce bagage d'éloquence et de prévoyance patriotique qui a justifié, dans une certaine mesure, M. Thiers d'être tombé lui aussi, vis-à-vis d'une autre assemblée, dans l'infortunée qu'il a causé sa chute.

Le vote d'hier fait rentrer dans la médiocrité commune ce démocrate, ce politicien devenu partisan du pouvoir personnel et poussant à l'extrême le vote du 26 janvier aura pour M. Gambetta les mêmes effets que le vote du 24 mai a eus pour M. Thiers, avec cette différence toutefois qu'il restait à M. Thiers sa réputation européenne d'orateur politique et d'historien, tandis qu'il ne reste à M. Gambetta, entrant dans une retraite définitive bien que prématurée, que le souvenir de ses torts qui s'est gravité profondément dans l'esprit du peuple et dont le Parlementaire comme envers la majorité de son propre parti.

Le grand rôle de M. Gambetta est fini, fait remarquer le *Moniteur*. On ne se relève pas de l'échec qu'il vient de subir. Nous ne voulons pas dire que le chef de l'opportunistisme disparaîtra complètement de la scène. Mais, de toute façon, la doctrine politique dont il a été le représentant, mais elle l'aimait autant et elle l'estimait d'avantage.

Elle vint avec plus de confiance en elle-même que celle qui se réservait bien encore plus d'une surprise.

— Etait-il déjà là, lorsque vous êtes arrivés ?

— Oui, il avait dit que Mme de Grécy avec plusieurs autres personnes. Mais maman m'avait dit que je le reconnaîtrais sans peine, parce qu'il serait le seul de tous ceux qui seraient là que je n'aurais jamais vu.

— Cette explication, Éliane fit encore malgré elle un léger mouvement de surprise, mais elle ne s'en aperçut pas et poursuivit :

— En effet, tous ceux qui se trouvaient dans le salon étaient des gens de notre connaissance, hormis un seul, et celui-là, lorsque nous sommes entrés, causait près de la fenêtre avec le vieux M. de Kerdrey. Je l'ai donc bien vite découvert, mais je ne pouvais pas trop regarder de son côté. Je mettais pourtant regard que j'avais tourné vivement la tête lorsqu'on nous avait annoncés. Au bout d'un moment il s'est approché et Mme de Grécy s'est présentée à moi. Ils ont échangé quelques paroles, et pendant ce temps j'ai pu le regarder à mon aise.

— Et... comment est-il ? Je veux dire qu'il me paraît à l'air de ne pas être en bon état. Comment est-il ?

— Il a une barbe et des cheveux noirs frisés; il est grand, un peu gros; il a des couleurs un peu trop vives, j'aimerais mieux qu'il fût plus pâle. En tout, il est bien.

— Tant mieux, dit Éliane, étonnée de la conformité de ce portrait avec celui qu'elle avait dans la tête, plus étonnée encore de la conclusion de Blanche.

— Il me regarda aussi, continua Blanche, et plus tard, pendant que maman et

présentant est mortellement atteint; l'opportuniste est venu, grandi son chef, on le verra, sans doute, réfugié dans une opposition à la fois bruyante et impuissante, jouer sur les confins de la gauche avancée et de la gauche extrême le rôle qu'on joua avant lui sur le même théâtre et sous d'autres régimes les Odillon Barrot et les Ledra-Rollin.

Triste fin pour une telle ambition!

ENCORE LES DISCOURS DE M. DE BISMARCK

Encore un mot sur le discours de M. de Bismarck, commenté en ce moment par toute la presse européenne, qui considère cet incident comme bien autrement important que la crise parlementaire française, en train de se dénouer à l'heure où nous écrivons ces lignes. En dehors de nos frontières, on assiste indifféremment à un déplorable spectacle de nos discordes intestines, mais ce qui se passe de l'autre côté des Vosges intéresse tous les États, et la raison en est bien simple: la logique veut qu'on se déboune promptement des nations émancipées qui de gaieté de cœur, se précipitent vers la décadence, en les abandonnant, comme elles s'abandonnent elles-mêmes, tandis qu'on admette ou du moins qu'on estime les races viriles qui arrivent à dominer dans le monde en apprenant à se gouverner elles-mêmes.

Pour en revenir au rescrit de l'Empereur Guillaume, nous devons faire remarquer qu'il ne contenait rien qui ne fût dans le droit public traditionnel de la Prusse, et que les idées, qui choquaient le plus nos théories constitutionnelles, étaient purement et simplement celles que nous avons trouvées au Landtag comme au Reichstag, par les progressistes, même les plus avancés. L'attitude de la presse allemande l'a démontré et le vrai point de désaccord réside surtout en ceci: Les progressistes ne demandent point que, suivant la formule française, le roi règne et ne gouverne pas, mais ils veulent que le gouvernement repose sur la majorité parlementaire, qui l'exerce par l'organe de mandataires sortis de son sein. Cela est bien sans doute un peu subtil; ce qui l'est moins c'est l'attachement certain, absolu, du peuple allemand pour sa dynastie.

Les masses ne sont guère troublées par ces discussions purement théoriques, qui ont cependant une portée pratique de grande importance, et qui sont l'idée révolutionnaire et le spectacle de ce qui se passe chez nous, n'est pas précisément de nature à les porter vers ce système de gouvernement qui semble prédominer en France.

M. de Bismarck a triomphé encore une fois. Il s'est montré raille, cassant même, et le prince monarchique est sorti du débat plus fort que jamais. Que l'on compare à cette énergie de volonté du chancelier allemand, réclamant un droit bien déterminé, l'obstination de M. Gambetta, s'acharnant à troubler le pays pour l'obtention de transformations puériles, auxquelles personne n'entend rien, et l'on aura une idée de la distance qui sépare un grand ministre d'un hrouillon, un cardinal de Richelieu ou même d'un Mazarin.

REVUE DE LA PRESSE

La chute du Ministère

Le Journal. — Voilà M. Gambetta par terre, après deux mois employés à ne rien faire ou à faire des sottises, et à faire l'artisan de sa propre chute.

Quand on l'a vu proposer à la Chambre de voter le projet de loi relatif au scrutin de liste, d'en faire un article constitutionnel, on s'est dit, de tous côtés: « Il va trop loin, il compte sur son ascendant, il joue un jeu périlleux ».

La colère de la Chambre a dépassé ce qu'on pouvait attendre. Elle est allée d'un seul bond à l'extrême. L'extrême injurier. On s'est dit alors: « S'il ne cède sur rien, il est perdu. » Quelques-uns disaient: « Il fera des concessions, » il n'en a fait aucune. C'est assurément un acte de lâcheté, sous l'hypothèse que M. Gambetta n'est pas à répéter qu'il a été l'artisan de sa propre chute.

Il est très vrai qu'il a demandé à la Chambre un scrutin de liste, mais il a demandé qu'elle le lui accordât sans condition, sans réserve, sans restriction, sans rien de ce qui aurait pu servir à garantir son avenir. Il a mis en avant pour faciliter son opération, il y aurait persisté, si en tant que ministre, c'était donc bien un suicide qu'il demandait à la Chambre. La Chambre n'a pas voulu s'en aller, et elle le renverse: c'est toute la philosophie de l'événement.

Le XIX^e Siècle. — Le ministère a succombé sur la question de la Révision limitée, quand il n'aurait dû succomber que sur la question du scrutin de liste, dit le *XIX^e Siècle*. Il est important d'ajouter que ce triomphe de la commission aboutit en outre à un ajournement indéfini de la Révision constitutionnelle.

Le Parisien. — Par le choix de ses collègues par les actes qui ont marqué le début de son ministère, par l'évocation imprévue du scrutin de liste, par une maladroitte affectation de force sur la main à la Chambre et d'organiser autour d'elle, jusqu'au vote de la révision, une sorte de gouvernementalisme, le chef du cabinet démissionnaire a trahi la parole la plus modeste de la majorité républicaine sans même s'assurer que les suffrages de la gauche radicale; il a dépeché en deux mois à peine le crédit que toute la Chambre ouvre à un ministère naissant, et qu'il ne devait avoir droit plus qu'à tout au plus. Nous savons toute la portée de ce résultat, c'est sous le poids de ses propres fautes, et que, si la Chambre a mal choisi le coup qu'il fallait lui porter, sa chute méritait, par son fait, d'être inévitable. Il n'en laisse pas moins après lui, — et c'est là ce qui aggrave ses torts, — un si lamentable désordre que nous sommes tentés de dire que nous regretterions de voir accomplir par un ministère qui avait exécuté une si vive attitude, et dont le pays espérait tant.

L'Éclair. — En annonçant, il a six semaines, que le Grand Ministère durerait trois mois, nous faisons un bonhomme à l'arrière-pensée, nous nous sommes en cela trompés. Si on n'a eu à peine un peu plus de vingt-cinq jours, comme un ministère, et que, si l'on ne tombe, c'est sous le poids de ses propres fautes, et que, si la Chambre a mal choisi le coup qu'il fallait lui porter, sa chute méritait, par son fait, d'être inévitable. Il n'en laisse pas moins après lui, — et c'est là ce qui aggrave ses torts, — un si lamentable désordre que nous sommes tentés de dire que nous regretterions de voir accomplir par un ministère qui avait exécuté une si vive attitude, et dont le pays espérait tant.

L'Éclair. — En annonçant, il a six semaines, que le Grand Ministère durait trois mois, nous faisons un bonhomme à l'arrière-pensée, nous nous sommes en cela trompés. Si on n'a eu à peine un peu plus de vingt-cinq jours, comme un ministère, et que, si l'on ne tombe, c'est sous le poids de ses propres fautes, et que, si la Chambre a mal choisi le coup qu'il fallait lui porter, sa chute méritait, par son fait, d'être inévitable. Il n'en laisse pas moins après lui, — et c'est là ce qui aggrave ses torts, — un si lamentable désordre que nous sommes tentés de dire que nous regretterions de voir accomplir par un ministère qui avait exécuté une si vive attitude, et dont le pays espérait tant.

L'Éclair. — En annonçant, il a six semaines, que le Grand Ministère durait trois mois, nous faisons un bonhomme à l'arrière-pensée, nous nous sommes en cela trompés. Si on n'a eu à peine un peu plus de vingt-cinq jours, comme un ministère, et que, si l'on ne tombe, c'est sous le poids de ses propres fautes, et que, si la Chambre a mal choisi le coup qu'il fallait lui porter, sa chute méritait, par son fait, d'être inévitable. Il n'en laisse pas moins après lui, — et c'est là ce qui aggrave ses torts, — un si lamentable désordre que nous sommes tentés de dire que nous regretterions de voir accomplir par un ministère qui avait exécuté une si vive attitude, et dont le pays espérait tant.

rester subordonné. C'est là, croyons-nous, qu'a été l'erreur fatale du cabinet qui vient de disparaître sans rien laisser derrière lui. Il tomba pour avoir trop laissé voir qu'il suivait volontiers la tradition jacobine de la Révolution française, tandis que c'est la tradition libérale qui est la bonne et la vraie.

Petit Journal. — M. Gambetta s'est débarrassé, sciemment ou inconsciemment au grand labeur des réformes; nous sommes certains que les hommes ne manqueront pas à cette œuvre nécessaire.

L'entente même le ministère réformateur est-il déjà révoquée, n'attend-elle que le délai d'usage pour la faire connaître. Il y a eu assez de temps perdu.

La Lanterne. — C'est, en somme, non pas le succès ou l'échec de la révision, c'est tout simplement, la chute de M. Gambetta. (Quelle que soit la raison de son vote, ce n'est pas sur la révision que tombe M. Gambetta, c'est, en réalité, sur l'inopportunité du scrutin de liste.)

La chute de M. Gambetta est un événement politique important, et qui n'est pas sans quelque importance. Elle est la question du pouvoir personnel que demande — par un blanc-seing — M. Gambetta.

JOURNAUX DE DROITE

Le Figaro. — C'est fini! Quand nous répétons à satiété que M. Gambetta était un faux homme de gouvernement, un faux homme d'État, un faux homme d'action, nous ne pensions pas avoir si vite raison. M. Gambetta n'a pas été ministre à l'Élysée, mais il l'a été à la Chambre. M. Gambetta n'a pas même eu le temps de démissionner son portefeuille; son portefeuille, son obligation l'a tué.

M. Gambetta raconte déjà, pour se consoler, qu'il est tombé non sur le scrutin de liste, mais sur la question de la révision totale. C'est une entorse violente donnée à la vérité, et qui ne peut que nuire à sa réputation. Ce n'est pas la question de la révision qui a été soulevée, c'est la question du pouvoir personnel que demande par un blanc-seing — M. Gambetta.

L'Éclair. — C'est fini! Quand nous répétons à satiété que M. Gambetta était un faux homme de gouvernement, un faux homme d'État, un faux homme d'action, nous ne pensions pas avoir si vite raison. M. Gambetta n'a pas été ministre à l'Élysée, mais il l'a été à la Chambre. M. Gambetta n'a pas même eu le temps de démissionner son portefeuille; son portefeuille, son obligation l'a tué.

M. Gambetta raconte déjà, pour se consoler, qu'il est tombé non sur le scrutin de liste, mais sur la question de la révision totale. C'est une entorse violente donnée à la vérité, et qui ne peut que nuire à sa réputation. Ce n'est pas la question de la révision qui a été soulevée, c'est la question du pouvoir personnel que demande par un blanc-seing — M. Gambetta.

L'Éclair. — C'est fini! Quand nous répétons à satiété que M. Gambetta était un faux homme de gouvernement, un faux homme d'État, un faux homme d'action, nous ne pensions pas avoir si vite raison. M. Gambetta n'a pas été ministre à l'Élysée, mais il l'a été à la Chambre. M. Gambetta n'a pas même eu le temps de démissionner son portefeuille; son portefeuille, son obligation l'a tué.

M. Gambetta raconte déjà, pour se consoler, qu'il est tombé non sur le scrutin de liste, mais sur la question de la révision totale. C'est une entorse violente donnée à la vérité, et qui ne peut que nuire à sa réputation. Ce n'est pas la question de la révision qui a été soulevée, c'est la question du pouvoir personnel que demande par un blanc-seing — M. Gambetta.

L'Éclair. — C'est fini! Quand nous répétons à satiété que M. Gambetta était un faux homme de gouvernement, un faux homme d'État, un faux homme d'action, nous ne pensions pas avoir si vite raison. M. Gambetta n'a pas été ministre à l'Élysée, mais il l'a été à la Chambre. M. Gambetta n'a pas même eu le temps de démissionner son portefeuille; son portefeuille, son obligation l'a tué.

M. Gambetta raconte déjà, pour se consoler, qu'il est tombé non sur le scrutin de liste, mais sur la question de la révision totale. C'est une entorse violente donnée à la vérité, et qui ne peut que nuire à sa réputation. Ce n'est pas la question de la révision qui a été soulevée, c'est la question du pouvoir personnel que demande par un blanc-seing — M. Gambetta.

L'Éclair. — C'est fini! Quand nous répétons à satiété que M. Gambetta était un faux homme de gouvernement, un faux homme d'État, un faux homme d'action, nous ne pensions pas avoir si vite raison. M. Gambetta n'a pas été ministre à l'Élysée, mais il l'a été à la Chambre. M. Gambetta n'a pas même eu le temps de démissionner son portefeuille; son portefeuille, son obligation l'a tué.

M. Gambetta raconte déjà, pour se consoler, qu'il est tombé non sur le scrutin de liste, mais sur la question de la révision totale. C'est une entorse violente donnée à la vérité, et qui ne peut que nuire à sa réputation. Ce n'est pas la question de la révision qui a été soulevée, c'est la question du pouvoir personnel que demande par un blanc-seing — M. Gambetta.

L'Éclair. — C'est fini! Quand nous répétons à satiété que M. Gambetta était un faux homme de gouvernement, un faux homme d'État, un faux homme d'action, nous ne pensions pas avoir si vite raison. M. Gambetta n'a pas été ministre à l'Élysée, mais il l'a été à la Chambre. M. Gambetta n'a pas même eu le temps de démissionner son portefeuille; son portefeuille, son obligation l'a tué.

M. Gambetta raconte déjà, pour se consoler, qu'il est tombé non sur le scrutin de liste, mais sur la question de la révision totale. C'est une entorse violente donnée à la vérité, et qui ne peut que nuire à sa réputation. Ce n'est pas la question de la révision qui a été soulevée, c'est la question du pouvoir personnel que demande par un blanc-seing — M. Gambetta.

L'Éclair. — C'est fini! Quand nous répétons à satiété que M. Gambetta était un faux homme de gouvernement, un faux homme d'État, un faux homme d'action, nous ne pensions pas avoir si vite raison. M. Gambetta n'a pas été ministre à l'Élysée, mais il l'a été à la Chambre. M. Gambetta n'a pas même eu le temps de démissionner son portefeuille; son portefeuille, son obligation l'a tué.

M. Gambetta raconte déjà, pour se consoler, qu'il est tombé non sur le scrutin de liste, mais sur la question de la révision totale. C'est une entorse violente donnée à la vérité, et qui ne peut que nuire à sa réputation. Ce n'est pas la question de la révision qui a été soulevée, c'est la question du pouvoir personnel que demande par un blanc-seing — M. Gambetta.

rester subordonné. C'est là, croyons-nous, qu'a été l'erreur fatale du cabinet qui vient de disparaître sans rien laisser derrière lui. Il tomba pour avoir trop laissé voir qu'il suivait volontiers la tradition jacobine de la Révolution française, tandis que c'est la tradition libérale qui est la bonne et la vraie.

Petit Journal. — M. Gambetta s'est débarrassé, sciemment ou inconsciemment au grand labeur des réformes; nous sommes certains que les hommes ne manqueront pas à cette œuvre nécessaire.

L'entente même le ministère réformateur est-il déjà révoquée, n'attend-elle que le délai d'usage pour la faire connaître. Il y a eu assez de temps perdu.

La Lanterne. — C'est, en somme, non pas le succès ou l'échec de la révision, c'est tout simplement, la chute de M. Gambetta. (Quelle que soit la raison de son vote, ce n'est pas sur la révision que tombe M. Gambetta, c'est, en réalité, sur l'inopportunité du scrutin de liste.)

La chute de M. Gambetta est un événement politique important, et qui n'est pas sans quelque importance. Elle est la question du pouvoir personnel que demande — par un blanc-seing — M. Gambetta.

JOURNAUX DE DROITE

Le Figaro. — C'est fini! Quand nous répétons à satiété que M. Gambetta était un faux homme de gouvernement, un faux homme d'État, un faux homme d'action, nous ne pensions pas avoir si vite raison. M. Gambetta n'a pas été ministre à l'Élysée, mais il l'a été à la Chambre. M. Gambetta n'a pas même eu le temps de démissionner son portefeuille; son portefeuille, son obligation l'a tué.

M. Gambetta raconte déjà, pour se consoler, qu'il est tombé non sur le scrutin de liste, mais sur la question de la révision totale. C'est une entorse violente donnée à la vérité, et qui ne peut que nuire à sa réputation. Ce n'est pas la question de la révision qui a été soulevée, c'est la question du pouvoir personnel que demande par un blanc-seing — M. Gambetta.

L'Éclair. — C'est fini! Quand nous répétons à satiété que M. Gambetta était un faux homme de gouvernement, un faux homme d'État, un faux homme d'action, nous ne pensions pas avoir si vite raison. M. Gambetta n'a pas été ministre à l'Élysée, mais il l'a été à la Chambre. M. Gambetta n'a pas même eu le temps de démissionner son portefeuille; son portefeuille, son obligation l'a tué.

M. Gambetta raconte déjà, pour se consoler, qu'il est tombé non sur le scrutin de liste, mais sur la question de la révision totale. C'est une entorse violente donnée à la vérité, et qui ne peut que nuire à sa réputation. Ce n'est pas la question de la révision qui a été soulevée, c'est la question du pouvoir personnel que demande par un blanc-seing — M. Gambetta.

L'Éclair. — C'est fini! Quand nous répétons à satiété que M. Gambetta était un faux homme de gouvernement, un faux homme d'État, un faux homme d'action, nous ne pensions pas avoir si vite raison. M. Gambetta n'a pas été ministre à l'Élysée, mais il l'a été à la Chambre. M. Gambetta n'a pas même eu le temps de démissionner son portefeuille; son portefeuille, son obligation l'a tué.

M. Gambetta raconte déjà, pour se consoler, qu'il est tombé non sur le scrutin de liste, mais sur la question de la révision totale. C'est une entorse violente donnée à la vérité, et qui ne peut que nuire à sa réputation. Ce n'est pas la question de la révision qui a été soulevée, c'est la question du pouvoir personnel que demande par un blanc-seing — M. Gambetta.